



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 115



©2011 Giorgio Veronesi

EroticArtists.org

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Steven MACKAY (RIP)
Jancee WARNICK
MADJIVE

Vendredi 23 octobre 2015 ; 17:40:33
(Nosferatu time)

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



FORMATS COURTS

BLOBFISH KILLER : Blobfish Killer (CD autoproduit)

Un an d'existence, et voilà les marseillais de Blobfish Killer qui nous avoient un premier EP fort déluré. Au fond du moule à tarte, une pâte métal bien épaisse, par là-dessus une garniture rock'n'roll qui tient au corps, et, comme nappage, quelques fanfreluches punk électrisantes, voilà de la pâtisserie apte à faire saliver le plus diabétique des métalleux. D'autant que, pour épicer le propos, le groupe reprend à son compte l'axiome sex & drugs & rock'n'roll, avec des textes plutôt salés, qui ont tendance à se perdre nettement sous la ceinture et à farfouiller dans des endroits qu'on réserve habituellement à une poignée de proches triés sur le volet. Blobfish Killer ne s'embarrasse pas de beaux principes et n'hésite pas à jouer les voyeurs de service, voire les partouzeurs sans-gêne. De toute façon, dans le feu de l'action, on s'en fout un peu, on a d'autres préoccupations et d'autres priorités. Ce n'est qu'après coup (si j'ose dire) qu'on se rend compte que les lascars ont pondu une chanson ou deux sur nos ébats libidineux. Mais bon, un disque de métal'n'roll pour partager ses petits plaisirs intimes, c'est toujours largement aussi bien que Youtube ou Facebook, non ?

NOTHING MORE : The good, the bad, the one (CDEP, Chamax)

Déjà 20 ans d'activisme punk pour les parisiens de Nothing More, et on n'a pas vu le temps passer. Le groupe nous offre un petit EP vite fait bien fait pour nous rappeler qu'il reste fidèle à sa vision du punk, entre pop et hardcore selon les besoins. C'est mélodique tout en débaroulant à 200 à l'heure, en appuyant bien le propos sur ce qui fait sa force, une facilité déconcertante à composer d'invincibles vignettes qui lorgnent avec insistance vers les décennies 80 et 90, pas les pires en matière de punk finalement. Mais la propension à toucher d'efficaces ritournelles électriques par ses propres moyens n'empêche pas le groupe de se faire plaisir en reprenant ici le "Oh no ! Bruno !" de Nomeansno, ce qui dénote une belle culture punk. Primo parce que reprendre un titre du trio canadien n'est pas si fréquent, deuxio parce que le bousin est diablement alerte et fichtrement bien troussé.

LA FORCE DANS LA OI ! Vol. 2 (CDEP, Une Vie Pour Rien Vinyles)

OUTREAU : EP (CDEP, Une Vie Pour Rien Vinyles)

2 nouveautés pour le label nantais Une Vie Pour Rien qui poursuit son oeuvre de soutien à la scène oi ! française. C'est d'ailleurs le but de la compilation "La force dans la oi !" avec 4 groupes à (re) découvrir : les brestois de Syndrome 81, les lillois de Traître, et les parisiens de Rixe et Outreau, avec un titre chacun. Les guitaristes sont de sortie, les slogans s'enchaînent, l'énergie se débride, le street-punk bat le pavé. Un mini panorama pour se souvenir que le mouvement skinhead n'est pas uniquement représenté par une poignée de fachos bas du front, mais qu'il peut aussi défendre quelques valeurs essentielles. Et puis, en parlant d'Outreau, le jeune groupe parisien en profite pour faire paraître son second EP. Jeune eu égard à sa date de formation (2013), puisque, pour ce qui est de ses membres, ça affiche quelques heures de vol avec d'anciens Gonna Get Yours ou HardXtimes, entre autres. Ils n'ont donc pas eu besoin de trop se forcer pour débiter une poignée de titres efficaces, percutants et héroïques. 4 pour ce EP, plus celui de "La force dans la oi !" évoquée précédemment, c'est plutôt un bon jet. Reste plus qu'à passer à l'étape album. Soyons confiants.

OPHITE : Basic mistakes (CD autoproduit)

Premier EP du jeune groupe francilien Ophite. Choisir un nom de caillasse comme patronyme, si c'est pas la preuve que le groupe souhaite voir son blaze gravé dans le marbre... Bon, à part ça me direz-vous. Ophite, c'est une musique un peu fourre-tout, entre rock, blues, groove, ce qui peut paraître bancal au premier abord, mais se révèle plutôt attachant après écoute. Je note surtout une basse bien ronflante, un chant, féminin, sensuel et persuasif, qui sait prendre des chemins détournés, comme quand il se fait hurlant sur "The one in my head" (en gros, c'est pas de la bimbo adolescente et décérébrée), une approche parfois roublarde de la chose rock (l'acoustique "My pretty columbine"). Chacun des 5 titres de ce EP véhicule une atmosphère différente, ce qui peut être sympathique pour un premier effort et sur un format court, mais qui pourrait s'avérer piégeux à la longue. Le patchwork, c'est bien à petite dose, mais quand on a ça au pied du lit pendant des décennies, ça lasse. En fait, il y a même 6 titres sur ce EP, qui inclut un clip, "Phoenician sailors", qu'on ne retrouve pas par ailleurs, un reggatta séduisant et langoureux.

MADJIVE : Wolves in the jungle (CD autoproduit - www.madjive.fr)

Infatigables les bisontins de Madjive, qui ont choisi avec pertinence leur animal totem. Comme la meute de loups lancée à la poursuite de sa pitance, une fois qu'ils sont en chasse, rien ne peut les arrêter. Songez que, depuis 2009, ils ont déjà aligné 2 albums et 3 EP, ça ne

rigole pas. Pas plus que leur musique, un rock'n'roll pêchu qui flirte allègrement avec le garage ou le punk, c'est pas du frelaté, ni de la bibine de supermarché, ça sent son alambic de campagne nettoyé à l'eau de source. Pas de sucre ajouté, pas de gras superflu, pas de mauvais cholestérol là-dedans, Madjive c'est de l'électrique 100% bio. Doivent avoir planté leur propre éolienne pour alimenter leur local de répétition, ils ne sont perturbés ni par les ondes nocives, ni par les électrons en maraude. Madjive, du rock'n'roll qui arrache la gueule, pimenté à discrétion, épicé à volonté, tout ce qu'on aime. Petite précision pour les amateurs de vinyl, ces 4 titres sont également disponibles sur un split album partagé avec le groupe suédois VCPS, on ne va certes pas leur en tenir rigueur.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Download code - Black vinyl - 23,5 €



**CRAWLING IN SLUDGE : Le dormi dau munstre (CD autoproduit)
ENLIGHTENED : Until the end (CD, Black Desert Records - www.blackdesertrecords.com)**

2 nouvelles sorties pour le label nantais Black Desert, spécialiste du métal chauffé à blanc. Crawling In Sludge fait paraître son deuxième album (le premier date de 2011). Au sein du groupe, on retrouve 3 anciens Inside Conflict, déjà adeptes de musique lourde. Inutile de préciser que leurs goûts en la matière ne se sont pas franchement adoucis. Si l'on ne retrouve plus trace, chez Crawling In Sludge, des influences hardcore d'Inside Conflict, en revanche le ton s'est épaissi, s'est plombé, s'est assombri. Les tempi sont désormais plus lents, plus angoissants, un peu à la Neurosis pour poser l'ambiance. La rythmique vous pilonne le duodénum avec la régularité d'un canon de 155, la guitare vous forge du blindage en acier trempé, et la voix de Baloo est à peu près aussi sexy que le rugissement d'un grizzli qui se serait pris les coucougnettes dans un piège à loup. La particularité des vocaux, d'ailleurs, chez Crawling In Sludge, c'est d'être écrits, et donc chantés, en poitevin saintongeais, l'idiome de la région d'origine du groupe. Ça a le mérite de ne pas être banal et, surtout, de se marier plutôt bien avec l'âpreté de la musique. Crawling In Sludge, c'est pas de la franche poilade, mieux vaut être résistant quand on se lance à l'écoute du fourbi, mais, une fois qu'on entre dans leur univers sonore, il y a quelque chose de foutrement addictif dans ce qu'ils nomment eux-mêmes du "métal down tempo mélodico dépressif", une description qui sied assez bien au propos.

Du côté des nantais d'Enlightened, on grenouille à peu près dans les mêmes marécages, avec cependant des sonorités un chouïa plus stoner et plus rock, un poil plus enlevées quoi. Ils trouvent même moyen d'inviter une section de cuivres et un harmonica sur "Electric worry", la reprise du groupe américain Clutch, qui s'était lui-même inspiré d'un titre du bluesman Mississippi Fred McDowell, "Fred's worried life blues", qui lui-même l'avait pompé sur le standard de Big Maceo, "Worried life blues", qui lui-même l'avait un peu piqué au "Someday baby" de Sleepy John Estes. C'est dire si ce morceau vient de loin, du fin fond des âges du blues, autant dire de la préhistoire pour n'importe quel pustuleux rivé à son Ipod blindé de RnB putassier. Ce qui donne un cachet supplémentaire aux cuivres utilisés par Enlightened sur leur propre reprise, aux accents bluesy appuyés. Les bluesmen ont toujours été des spécialistes de la récupération et du recyclage, Enlightened ne fait que leur rendre hommage à travers cette reprise. "Until the end" est le deuxième EP du groupe, un premier album s'étant habilement glissé entre les deux en 2013, une régularité plutôt honnête.

KAETS : Human machine (CD, Klonosphere)

Châtelleraut est une charmante bourgade de la Vienne, sur la rivière du même nom, qui, comme toutes les villes d'importance comparable (Sens, c'est pareil), exsude un ennui profond. Je me souviens y être passé une fois. En un quart d'heure, j'avais fait le tour du domaine, et j'étais reparti dès le lendemain. Pas le seul d'ailleurs. Avant moi, le Prince Noir, d'humeur plutôt badine ce jour-là, il ne l'a pas raziée, Bertrand du Guesclin, plus vénère apparemment, puisqu'il l'a pillée, ou la division SS Das Reich, qui n'y a pas trouvé le carburant escompté, détruit peu auparavant par les néo-zélandais et

les australiens, et qui, fort heureusement, a vite passé son chemin, n'y ont pas fait non plus de longs séjours. Alors forcément, quand on est natif du coin, mieux vaut trouver un puissant dérivatif pour ne pas sombrer dans une léthargie fatale. Et dans le genre dérivatif, le métal, c'est plutôt pas mal. C'est ce que ce sont dit les jeunes gens de Kaets. En 2009, nos petits énervés forment le groupe, qui vient de sortir son premier album. Entre thrash, death et hardcore, les énergumènes ne font pas dans le délicat ni dans le feutré. Ça marave dru, ça savate sévère, ça tatoune grave, ça torgnole velu, bref, ça doit provoquer quelques mini tsunamis sous le pont Henri IV quand ça allume ses amplis les soirs de répétition. De quoi réveiller le voisinage, qui en a sûrement bien besoin. "Human machine" est une sorte de concept-album, les 10 chansons racontant plus ou moins l'histoire d'un type un brin allumé qui sombre dans une folie hallucinatoire qui l'amène à se prendre pour une espèce d'hybride, plus tout à fait homme, pas encore machine. Ça se termine mal, comme il se doit, sinon, quel intérêt. De toute façon, même les contes de fée ne connaissent pas de happy end. "Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants", c'est pas vraiment le final idéal. Vous vous voyez, vous, avec une armée de chiards autour de vous ? Une machine, au moins, ça ne braille pas, ça n'attrape pas de maladies, ça ne ramène pas de zéros pointés de l'école.

The SPEWMEN : War (CD, Closer)

Depuis les Thugs et autres groupes affiliés à l'écurie Black & Noir, on sait que les bords de Loire, surtout près de son embouchure, n'ont de leur douceur proverbiale qu'un sentiment diffus. Parce que question musique, en général, les groupes du coin sont plutôt du genre virulent et bruyant. Et ce ne sont pas les Spewmen qui vont y changer quelque chose. Leur premier album ne s'intitule pas "War" pour rien. C'est droit dans les ratiches qu'ils vous expédient leur demi-douzaine de torpilles soniques. Un conseil, comptez-les bien, vos chichots, il risque de vous en manquer une poignée après écoute du machin. Le rock'n'roll des Spewmen est vif, tendu, nerveux, agressif. Aucun titre ne dépasse les 3 minutes 30, c'est dire si leur pratique de la chose rock s'apparente plus à l'attaque kamikaze instinctive qu'à la lente approche tactique et stratégiquement longuement étudiée dans les académies militaires. Les Spewmen, c'est de la guérilla, de l'action commando, de la razzia, quelque part entre les grandes chevauchées hunniques et les aventureuses explorations vikings. Et si, au passage, on peut ramasser un peu de butin, on ne va pas bouder son plaisir. Manquerait plus qu'on ait des états d'âme à postillonner son rock'n'roll noisy à la face d'un monde médusé par tant d'aisance et d'insolence. On n'a jamais dit qu'on faisait une musique pour premiers de la classe et abrutis congénitaux. Faut pas se tromper de cœur de cible, comme on dit dans les cours de marketing. Bien qu'il m'étonnerait que les Spewmen aient jamais assisté à de telles cruchereries.

The JONES : First shot (CD, Mortel Records - thejones.e-monsite.com)

Les Jones sont de véritables baroudeurs de la chose rock. On retrouve dans le groupe quelques activistes notoires d'une scène rock'n'roll au plus près de l'os, Laurent Ciron (ex Dogs ou Cinders), Mister T. Jones (ex Bad Losers), Gérard Coulondre (ex Banlieue Est ou Rock'n'Roller) et Rudy Serairi (ex Pick-Up). Autant dire qu'il y a de l'expérience au mètre carré. Les Jones se forment en 2010 pour accompagner Chris Wilson (l'ex Flamin' Groovies et Barracudas), ce qui rajoute une louchée de savoir-faire dans la tortilla, et c'est peu de le dire. Aujourd'hui, les Jones sortent leur premier album en tant que groupe. On peut d'ailleurs s'étonner qu'ils ne l'aient pas fait avant, mais, à la précipitation, les argousins ont préféré le temps de la réflexion et du travail bien fait. Un premier album qui sonne exactement comme il se doit, rock'n'roll, entre Stones et Groovies pour situer le niveau des débats. C'est carré, c'est d'équerre, c'est direct, c'est sincère, c'est éclatant. Au quartet de base, 2 guitares-basse-batterie, viennent s'ajouter, selon les morceaux, des cuivres (l'imparable "Carry on"), des cordes, si si ("Looking for"), de l'orgue ("There's a crisis"), du piano ("Bee sting & bankruptcy") ou de l'harmonica ("Woman"), instruments parfois tenus par de fieffés coquins comme Jean-Jacques Milteau ou Luc Bertin, des mercenaires à qui on ne la fait pas. S'ils sont là, c'est qu'ils ont bien senti l'odeur persistante du rock'n'roll, du vrai, pas de ces ersatz pour FM naïse et victim-fashions adolescentes qui croient avoir découvert le graal en se dépuçant à la Christine and the Queens. Certes, les Jones affichent clairement leurs références et leurs influences, mais quand elles prennent l'identité des Stones de la grande période, circa Mick Taylor ("Blue jean talk"), de Bo Diddley ("I want your lips") ou des Flamin' Groovies ("Sea cruise"), au hasard, ça a quand même

une autre gueule que de se pâmer devant cette burne d'Hallyday comme Télérama ou les Inrocks. Au moins les Jones ramènent-ils un minimum de sensualité et d'épicurisme dans le rock'n'roll, le truc le plus jouissif que le monde ait connu ces 60 dernières années, nom d'un Elvis.



RAB : RAB 2 (CD, Klonosphere)

Sobre mais efficace le titre du deuxième album des lyonnais de RAB. Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ? C'est comme pour le nom du groupe. On peut faire dire ce qu'on veut à ces 3 simples lettres : Rien A Battre, Rien A Branler, Rock A Burnes... Dans tous les cas, ça fonctionne. Parce que les gonzes font un bon gros rock'n'roll sévèrement burné et imbibé de testostérone, justement. RAB, ça pourrait être les Rocco Siffredi du rock'n'roll, le braquemart à la main (et un manche de guitare, quoi de plus phallique comme instrument, à part la flûte ?), atteints de priapisme, à toujours fouiller dans les petites affaires des autres, surtout si les autres en question sont plutôt court vêtues, affichant un bon 95 C et peu farouches. A part le côté libidineux de l'affaire, RAB ça cravache sauvage à l'approche de la ligne d'arrivée, ça frétille du naseau, et ça gagne, même d'une courte tête. Les 11 titres ont le riff poilu, la rythmique pénétrante, le chant salace propres à tout bon groupe de wak'n'wall qui se respecte. Cherchez pas les salamalecs là-dedans, ni les minauderies, encore moins les ronds de jambe, RAB défouraille plus vite que tout le monde, vise recta entre les 2 yeux, et tourne les talons sans même un regard sur le corps qui refroidit déjà à 10 pas de là. Les conneries d'honneur, de fair-play et de préséance, ils laissent ça à ceux qui y croient. Pour RAB, ce qui compte, c'est le résultat, peu importent les moyens à utiliser pour y parvenir, c'est toujours plus facile en prenant le minimum de risques. Souvenons-nous de la Guerre de Cent Ans, où l'archerie anglaise a toujours laminé la chevalerie française.

La HORDE : Dystopie (CD, Fantai'Zic)

Nous vivons dans un monde pas très folichon, et c'est un euphémisme. Un monde où l'optimisme a de moins en moins sa place, un monde sombre, cruel, en complète déliquescence. Comment s'étonner, alors, qu'un groupe comme la Horde ne puisse produire qu'une musique brutale et violente pour exprimer ses sentiments ? Une musique qu'on peut qualifier de thrashcore, tant son crossover de hardcore et de métal vous prend aux tripes, vous les malaxe, vous les triture, comme pour mieux vous les extraire de leur gangue de chair et d'os. L'histoire ne dit pas, en revanche, si, tels les anciens aruspices, ils sont capables d'y lire l'avenir. Pour l'heure, c'est surtout le présent qui préoccupe le groupe. Un présent dont il dresse un constat amer, entre "Soleil noir" et "La fin des mondes", entre "Ravage" et "Coma", entre "Dernier souffle" et "Les pionniers du chaos". Même si, pour ce faire, la Horde prend le parti d'utiliser la fiction. Le titre même de l'album abonde dans ce sens, la dystopie étant une utopie cauchemardesque, une sorte de contre-utopie menant une société à refuser le bonheur. Dans la réalité, l'exemple le plus extrême de dystopie est évidemment la dictature. Mais nos

soi-disant démocraties, qui ne sont en fait que des ploutocraties, n'en sont guère éloignées, dans leur volonté de faire passer le profit avant l'humain à grands coups d'interdits, d'exclusion ou d'ostracisme. Le constat en apparence fictionnel de la Horde a de sérieux relents de réalisme, ce qui n'est pas fait pour rassurer, encore moins pour redonner de l'espoir.

VVOVNDS : Descending flesh (CD, Hypertension - www.hypertensionrecords.com)

Il en est qui cherchent vraiment la difficulté. Avec pareil nom de groupe, comment est-ce que je vais pouvoir annoncer ça à la radio ? Je m'interroge. Pour l'instant, ça va, j'ai juste à l'écrire. Chaque chose en son temps. Musicalement, VVOVNDS n'est guère d'un abord plus facile. On a affaire à du hardcore plutôt douloureux dans son exécution. Du genre à laisser des traces, et à le revendiquer. Ils n'auraient pas fait de bons flics, c'est sûr. Un hardcore parfois à la limite du screamo, avec un peu de crust pour castagner de plus belle. On trouve même une lchette de sludge en cherchant bien ("The light"). Une chose est sûre, les lascars privilégient nettement la vitesse à la sécurité. 11 titres balancés en 20 minutes, c'est pas comme ça qu'ils vont faire baisser les statistiques de la mortalité routière. Leur truc à eux, ce serait de piloter une formule 1 sur le périphérique aux heures de pointe. VVOVNDS sont belges, mais ça ne se voit pas, et "Descending flesh" est leur premier album. Voilà qui promet pour l'avenir. Je ne les ai jamais vus sur scène, mais, paraît-il, leurs concerts sont largement aussi denses, concis, vigoureux et furieux. Apparemment pas du genre à s'éterniser 3 plombs on stage et à balancer de la jam interminable et chiantie en rappel. VVOVNDS, c'est une opération coup de poing, un raid terroriste, une attaque éclair. Ils n'hésitent pas à aller au contact et à dérouiller à tout va. VVOVNDS, c'est pas du hardcore de tafiole. Avec eux, pas de promesses, des actes. Et de la sueur, des larmes et du sang. Du qui pisse dru et qui giclé façon geyser tuberculeux. Blast !!!

STINKY : Against wind and tide (CD, Riot Bike Records/Delete Your Favorite Records)

Ah ces bretons ! L'appel de la mer est toujours le plus fort chez eux. Stinky l'illustre de fort belle manière avec la superbe pochette de leur premier album. Je sais, la pochette, pour un disque, c'est pas l'essentiel, mais ça compte quand même. Moi qui vous parle, il m'arrive parfois d'acheter un disque sur la seule foi de son graphisme. Et, en général, je ne me trompe guère sur la marchandise. Mais revenons à Stinky, quintet nantais de punk-hardcore plutôt méchant, à la limite du métal, qui envoie le bois comme, aux temps anciens, on balançait un bélier contre la porte d'une ville assiégée. Ça cogne, ça craque, et ça finit par céder, évidemment. Vous remplacez le bélier par Stinky, et la porte par mézigue, ça n'a pas fait un pli. J'ai bien tenté de résister, un peu, pour la forme, mais j'ai vite lâché prise. En fait, je confesse que j'ai même un peu aidé à la chute de la place-forte en ouvrant moi-même l'huis, histoire de ne pas trop l'abîmer, y a pas de petites économies, vu qu'elle aurait capitulé de toute façon. Les 11 titres de l'album sont tendus comme une corde de baliste, concentrés comme les peltastes d'une formation en tortue, tassés comme une division de blindés en pleine charge. Moins de 25 minutes au total, c'est à peine plus de deux tours de cadran de trotteuse par morceau, autant dire que ça ne fait pas de quartier, et encore moins de prisonniers. Stinky ne sont pas là pour faire des confitures, mais pour vous torcher du riff bourru, de l'accord poids lourd, de l'uppercut rustaud. Quoiqu'on note quand même qu'ils ont légèrement châtié le propos, sûrement grâce à l'arrivée d'un élément féminin dans le groupe, en la personne de Claire, la chanteuse, qui hurle néanmoins comme un soudard, qu'on se rassure. Une féminisation partielle qui a coïncidé avec un raccourcissement du nom du gang. S'appeler Stinky Bollocks quand il n'y a que du mâle dans la troupe, ça se tient, même si c'est pas toujours facile à assumer, mais dès qu'une gentille damoiselle entre dans la mêlée, c'est déjà moins évident à défendre, sémantiquement parlant.



Tio MANUEL : The Ian Ottaway project (CD, Closer - www.closerrecords.com)

Curieux parcours que celui de Manuel Castillo, qui a débuté, voilà plus de 30 ans, comme guitariste du groupe punk radical parisien Wunderbach. Groupe dont il est toujours membre aujourd'hui, depuis sa reformation en 2005. Entre-temps, le bonhomme s'est lancé dans une carrière solo, sous le pseudonyme de Tio Manuel, et le voici qui sort son cinquième album. Un disque pas tout à fait comme les autres, fruit d'une collaboration avec Ian Ottaway. Ce dernier, américain, est un personnage atypique, poète, chanteur, et même webmaster pour le groupe Black Rebel Motorcycle Club. On a connu moins tortueux et moins diversifié comme parcours. C'est après avoir découvert quelques textes de Ian Ottaway que Tio Manuel lui a proposé de les mettre en musique, ce qui nous vaut l'album qui nous intéresse aujourd'hui. Ian Ottaway ne s'est pas contenté de donner sa bénédiction au projet, il a aussi voulu en être partie prenante. On peut ainsi l'entendre dans les chœurs, et même tenir le chant principal sur 2 titres, "My blue wild eyed child" et "Woman organique". Pour les autres chansons, c'est Tio Manuel qui se coltine le chant, ainsi que tous les instruments à gratouiller, guitare, dobro ou mandoline, et un peu d'harmonica pour la garniture. Ajoutez une section rythmique et c'est dans la poche. Pour bien mettre en valeur les textes de Ian Ottaway, Tio Manuel a choisi des ambiances majoritairement acoustiques, même si, de temps en temps, il met à contribution son compteur électrique et qu'il accélère le tempo ("Guitars" ou l'excellent "Stratosphere" par exemple). Cette approche n'est pas sans nous rappeler les exactions passées d'un Calvin Russell, voire d'un Johnny Cash, ou, pour rester en France, d'un Slim Wild Boar. Il est clair que le côté punk de Manuel Castillo n'est pas sans transparaître dans la musique de Tio Manuel, bien que, à aucun moment, on ne puisse parler de punk stricto sensu. C'est juste souligné, esquissé. Tio Manuel, ce n'est ni du blues, ni du folk, ni de la country, du moins pas dans l'acception pure et dure, bien que ça s'en approche pas mal dans les morceaux acoustiques, ça n'est pas non plus du rock'n'roll intègre, même si certains titres électriques n'auraient pas déparé le répertoire d'un Gun Club. Tio Manuel, c'est juste une certaine vision d'une musique américaine référencée, aux racines profondément enfoncées dans le sable du désert ou la bouillasse des marigots, une musique de grands espaces et de terres désolées. Une belle occasion de se familiariser avec la poésie de Ian Ottaway anyway.

HUMMINGBIRD : Evil glance (CD, Beast Records)

Hummingbird est réglé comme du papier à musique, ce qui est assez accord dans le contexte. 2012, création du "groupe", en formule one man band, par Sylvain Arnaux, chanteur-guitariste qui s'entoure de machines pour se tenir chaud. 2013, arrivée du batteur Cédric Chauvet, Hummingbird devenant un duo, donc un groupe. 2014, sortie du premier album, "Prisoner", déjà sur Beast Records. 2015, sortie du deuxième album, "Evil glance". De l'ordre et de la méthode, il n'y a que ça de vrai. Fondamentalement, "Evil glance" se présente comme une suite logique à "Prisoner". Le duo n'allait quand même pas changer de monture au milieu du gué. Le rock de Hummingbird est sombre, crépusculaire, poisseux, maussade, nauséeux. La rythmique de Cédric Chauvet (paraît qu'il joue de la batterie debout) est plombée, hypnotique, méphitique. Pour la danse, on repassera. De son côté, Sylvain Arnaux triture sa guitare comme ce brave Torquemada taillait le bout de gras avec les hérétiques, vicieusement, de manière perverse, sans remords. Une guitare aux sonorités acides, abrasives et grincantes, comme extirpées des rouges corrodés d'une machinerie déshumanisée. Son chant n'est guère plus charitable, d'une raucité caverneuse, plus proche du soupir désabusé d'un ours sortant d'hibernation que de l'inanité vocale d'une vulgaire chanteuse de variété. Pour faire bonne mesure, et pour s'assurer de la noirceur ambiante, les claviers ne sont pas en reste, envahissant l'atmosphère telle une brume pernicieuse, un brouillard oppressant, une humidité suffocante, créant ce sentiment de malaise masochiste qu'on ressent pareillement au spectacle d'un film gore ou à la visite d'un musée des horreurs. Hummingbird allie l'amertume du blues à la froideur d'un post-rock désabusé. La musique du duo n'est pas sans rappeler les errances cancéreuses d'un Died Pretty, ou, plus proche de nous, d'un Dimi Déro Inc. En un peu plus terreux, en un peu plus cadavérique, en un peu plus sinistre. Mais la douleur aussi peut offrir sa dose de volupté et de plaisir, de frissons et de félicité.

The EVERLY BROTHERS : The very best of (CD, Rhino - www.rhino.co.uk)

Les Everly Brothers sont un duo familial composé des frères Don et Phil Everly. Issus d'une famille de musiciens, les jeunes garçons rencontrent très tôt celui qui va devenir leur mentor, un ami de leurs parents, le guitariste country Chet Atkins, qui les met en relation avec Wesley Rose, le président d'une des plus importantes maisons d'édition américaines, Acuff-Rose. Wesley Rose, impressionné par le talent des 2 jeunes gens, 19 et 17 ans à l'époque, leur propose, fin 1956, un contrat d'édition, assorti d'une recherche de maison de disques. Collaboration efficace puisque, début 57, les Everly Brothers sont signés sur Cadence, qui envoie aussitôt les 2 frères en studio pour y enregistrer un single. Le choix des Everly Brothers se porte sur une chanson du duo d'auteurs-compositeurs à succès Felice et Boudleaux Bryant. Une chanson qui, selon la légende, a pourtant été refusée par une trentaine d'artistes, dont Elvis Presley. Cette chanson, « Bye bye love », devient un succès instantané, atteignant la deuxième place des classements pop, derrière « (Let me be your) Teddy bear » d'Elvis, la première place des classements country et la cinquième place des classements rhythm'n'blues. Les américains viennent de découvrir les harmonies vocales enchanteresses des Everly Brothers, sur fond d'accords énergiques que les 2 frères développent sur leurs guitares acoustiques. Pour la suite, Cadence ne change pas une équipe qui gagne, le couple Bryant signant tous les succès suivants, « Wake up little Susie », « All I have to do is dream », « Bird dog » ou « Problems », qui atteignent tous les premières places des charts, tant américains qu'anglais. Ce qui n'empêche pas les frères Everly de signer aussi leurs propres chansons, Don Everly écrit par exemple « (Till) I kissed you », n° 4 pop américain. En 57 et 58, au moment où ils trustent les sommets des charts, les Everly Brothers tournent à travers tout le pays, se liant notamment d'amitié avec Buddy Holly, dont l'évolution musicale, du rockabilly des débuts vers un rock'n'roll plus soft, doit beaucoup aux Everly Brothers. Phil Everly sera même l'un des porteurs du cerceuil du chanteur texan à ses funérailles en février 59. En 60, après 3 ans passés sur Cadence, les Everly Brothers signent avec Warner. Un contrat qui porte sur 10 ans. Le succès est toujours au rendez-vous, notamment avec « Cathy's clown », fin 60, une chanson écrite par les 2 frères, dont les ventes sont estimées, à l'époque, à 8 millions d'exemplaires, en faisant, encore aujourd'hui, leur plus grosse vente. Jusqu'en 62, les Everly Brothers continuent à surfer sur la vague du succès, avec des titres comme « So sad (to watch good love go bad) », « Crying in the rain » ou « That's old fashioned », qui entrent tous dans le Top 10 américain. Cadence continue aussi à sortir des singles des Everly Brothers, puisant dans les chansons du duo encore inédites, dont « When will I be loved », écrite par Phil, n° 8. En Angleterre aussi les Everly Brothers continuent à connaître le succès, avec parfois d'autres titres qu'aux Etats-Unis, comme « Lucille », reprise de Little Richard, « Temptation » ou « The price of love », cette dernière se classant n° 2 anglais en 65, alors que, dans leur pays d'origine, les Everly Brothers connaissent une sérieuse baisse de régime à partir de 63. A cette date, on estime qu'ils ont déjà gagné la bagatelle de 35 millions de dollars, largement de quoi assurer leurs vieux jours. Jusqu'à la fin des années 60, les Everly Brothers continuent à sortir régulièrement des disques, même si ceux-ci se vendent nettement moins bien que leurs succès précédents. Fatalement, ce manque de succès joue sur leur état, tant physique que psychique. Tous 2 finissent par tomber dans la dépendance, surtout Don, l'aîné, qui est hospitalisé pour une dépression nerveuse, du moins d'après la version officielle, la version officieuse parlant d'une tentative de suicide. A cette époque, c'est surtout l'Angleterre qui leur assure un accueil à la hauteur de leur réputation. Au point que, en 66, c'est outre-Manche qu'ils enregistrent l'un de leurs meilleurs albums, « Two yanks in England », accompagnés par les Hollies. En 68, avec l'album « Roots », ils reviennent à leurs racines country. En 71, à l'expiration de leur contrat avec Warner, ils signent avec RCA Victor, label sur lequel ils sortent 2 albums en 72 et 73. Mais, minés par des années d'insuccès, et ne s'entendant plus, les Everly Brothers se séparent en 73. Pendant 10 ans, les 2 frères ne se voient ni ne se parlent plus du tout, faisant juste une exception pour les funérailles de leur père en 75. Durant cette décennie, chacun enregistre des albums solo, qui ne connaissent pas plus de succès que leurs derniers albums en duo. A l'exception, en 83, de l'album de Phil, sobrement intitulé « Phil Everly », enregistré en Angleterre, avec notamment Mark Knopfler de Dire Straits, et Terry Williams, le batteur de Rockpile. Le 23 septembre 83, c'est la surprise. De rares affiches dans Londres annoncent un concert des Everly Brothers au Royal Albert Hall, concert organisé par le guitariste Albert Lee, qui a régulièrement joué avec Don depuis 73. 10 ans après leur séparation, les 2 frères sont à nouveau réunis. Le concert fait l'objet d'un album



live, remettant le pied à l'étrier des Everly Brothers, qui en profitent pour retourner en studio, sous la houlette de Dave Edmunds, pour un album qui paraît en 84, et qui s'intitule sobrement « EB '84 ». L'une des chansons de l'album, « On the wings of the nightingale », écrite par Paul McCartney, réussit à se classer modestement dans les charts anglais et américains. Cet album est suivi de 2 autres, « Born yesterday » en 86, et « Some hearts » en 89. A partir de cette date, les Everly Brothers se font discrets, ne donnant que de rares concerts, jusqu'à la mort de Phil, le 3 janvier 2014. En 31 titres, cette compilation revient donc sur les années de succès des Everly Brothers, de "Bye bye love" en 57 à "Bowling green" en 67, en passant par tous les titres déjà cités dans cette chronique. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil avec cette compil, tous les titres sont archiconnus, mais ce florilège, fort bien conçu, permis de faire le tour de la discographie du groupe en un seul disque, idéal à écouter en voiture sur la route des vacances. Le titre de cette anthologie, "The very best of", n'est pas usurpé. En country, rock'n'roll et pop, les Everly Brothers ont réussi le crossover quasi parfait. A consommer sans modération.

The BARRACUDAS : Mean time (LP, Closer)

Officiellement, les Barracudas sont un groupe anglais. Mais, quand ils se forment en 77, ils sont déjà internationaux, avec le guitariste Robin Wills, qui a grandi en Suisse, et le chanteur canadien Jeremy Gluck. 81 voit l'arrivée du bassiste australien Jim Dickson, et 82 celle du guitariste américain Chris Wilson, en rupture de Flamin' Groovies. D'entrée, les Barracudas annoncent la couleur musicale, un mélange de power-pop, de surf, de punk et de garage (le nom du groupe est inspiré de la chanson des Standells "Barracuda", elle-même un hommage à un modèle de Plymouth). En 81, les Barracudas sortent leur premier album, "Drop out with the Barracudas", où le surf reste le style dominant. C'est en 83 que paraît "Mean time", leur deuxième album, après l'arrivée de Wilson, qui oriente la musique du groupe vers un power-pop plus prégnant. Un album qui paraît sur le label havrais Closer, qui le réédite donc 30 ans plus tard en picture-disc, heureuse initiative. Le disque propose quelques classiques instantanés, "Grammar of misery", "Bad news", "Be my friend again", "Ballad of a liar", ainsi qu'une paire de reprises, le standard garage des Brogues, "I ain't no miracle worker", et le plus obscur "Middle class blues" de Bobby Ronco and the Rockafellas. Pour la petite histoire, cet album fut enregistré chez Ringo Starr, qui avait racheté un studio construit à l'origine par John Lennon. Pour des fans des Beatles comme les Barracudas, surtout Chris Wilson, l'émotion a dû être intense. "Mean time" est une petite pépite power-pop, les Barracudas y apparaissant au meilleur de leur forme, un disque indispensable pour tout fan de la filiation Beatles-Flamin' Groovies. En bonus, Closer y a ajouté la chanson "Stolen heart", dans son mixage original, un titre qui paraîtra en single en 84, dans un mix différent donc, sur le label du Havre. Il est roboratif de se replonger dans cette musique qui n'a pas pris une ride. D'autant que les Barracudas, reformés en 2005, sont toujours actifs aujourd'hui, avec Wills, Gluck et Wilson, accompagnés du batteur Yan Quillien (ex Scoundrelles) et du bassiste Rob Coyne, le fils du défunt bluesman anglais Kevin Coyne.

The LOST CRUSADERS : Have you heard about the world ? (LP, Dangerhouse Skylab)

Caramba ! Il y avait longtemps que je n'avais écouté un disque s'ouvrant sur un boogie torride comme "Have you heard about the world ?", la chanson qui donne son titre à cet album, illuminée par un solo de saxophone baryton. Un morceau qui donne le ton du disque. Entre rock'n'roll ardent ("Planted by the water"), gospel diabolique ("I don't ask why"), country friponne ("Wasted on the wind"), rhythm'n'blues goguenard ("Downward Road"), cet album pète le feu, respire la santé et vous botte le cul pour vous expédier sans détour sur la piste de danse. Gosh ! Si vous ne remuez pas, ne serait-ce qu'un orteil, à l'écoute de l'engin, c'est que l'espèce humaine est vraiment mal barrée. Les Lost Crusaders, de New York, sont le projet du chanteur Michael Chandler, qui a fait ses classes au sein des Raunch Hands, et qui a su fédérer autour de lui un ramassis de canailles qui font des Lost Crusaders une sorte de revue rock'n'roll revisitant tous les grands courants fondateurs de la musique populaire nord-américaine. A situer quelque part entre Creedence Clearwater Revival, Booker T and the MG's, les Staples Singers et Lone Justice. Et comme Michael Chandler, avec ses 3 décennies de militantisme rock'n'roll, doit avoir un carnet d'adresses digne d'un annuaire téléphonique, il a fait chauffer son portable et invité une poignée d'amis à venir prendre l'apéro en studio. Ainsi croise-t-on Keith Streng (Fleshtones), Jon Spencer et Matt Verta

Ray (Heavy Trash), Mike Edison (Edison Rocket Train) ou encore la chanteuse country Laura Cantrell au détour de tel ou tel morceau. 10 des 12 titres de l'album sont des originaux, ça laisse donc 2 reprises. "Too late" est une chanson écrite par Sullivan Plugh et créée en 67 par les Consolers, le duo gospel formé par Plugh et sa femme Lola. Les Lost Crusaders en font une version country, qui met parfaitement en valeur la voix sensuelle de Laura Cantrell. Une seconde version, rhythm'n'blues cette fois, est également disponible en bonus sur la version numérique du disque. La seconde reprise est tout aussi inhabituelle puisqu'il s'agit de "It don't worry me", à l'origine interprétée par l'acteur-chanteur Keith Carradine en 1975 dans le film "Nashville" de Robert Altman, film dont l'action se déroule dans le milieu country de la capitale du Tennessee. Ce disque, frais et ravigotant, devrait égayer les sombres jours d'automne et d'hiver à venir, plus efficace qu'un anti-dépresseur, même s'il n'est pas remboursé par la sécu.

The JANCEE PORNICK CASINO : Planet girls (CD, Gagarinbeat Records - www.gagarinbeat.de)

Enfermez un américain, un russe et un kazakh dans la même pièce, de préférence en Allemagne, au coeur de l'Europe, et vous déclenchez une formidable fission culturelle et musicale. The Jancee Pornick Casino, c'est un peu le Projet Manhattan du rock'n'roll, les 3 gaillards se retrouvant dans une musique devenue mondialisée. A preuve "Fuga de Pluton", le morceau d'ouverture de leur nouvel album, qui démarre comme une transe slave, assaisonnée de condiments chicanos, pour se transformer en valse punk et se terminer en takmak surf. Une vraie macédoine qui pose les jalons d'une musique définitivement ouverte sur le monde. The Jancee Pornick Casino s'est formé voilà 15 ans à Cologne, et, depuis, distille un rock'n'roll gouailleux et hâbleur qui puise ses influences dans le rockbailly, le surf, la country ou le garage américains, les racines de Jancee Warnick, le chanteur et guitariste, un petit gars de l'Oregon qui n'avait guère que la prison pour horizon s'il était resté aux USA. Mais ce gombo déjà foutrement déluré est aussi parfumé de fortes fragrances slaves. La faute aux 2 exilés orientaux du groupe, le batteur Alexey Kryukov et le bassiste Viaceslav Svedov, tous 2 nés sous régime soviétique, formés aux musiques classique et traditionnelle d'un pays qui a réussi à faire de sa culture musicale un vrai pathos. Il en reste quelque chose chez Jancee Pornick Casino, surtout quand Slava, le bassiste, se met à chanter, de sa voix de basse typique des grandes plaines sibériennes (comme si Ivan Rebroff s'était mis au rock), ou quand il empoigne sa balalaïka basse, qui n'a alors rien à envier à la contrebasse teigneuse de Jimbo Wallace, le dynamiteur officiant derrière le Reverend Horton Heat, ou bien quand il troque cette 3 cordes inhabituelle pour une basse électrique, qu'il branche sur toutes les pédales disponibles sur le marché, fuzz, réverb ou wha-wha, tirant de son instrument des sonorités à peine répertoriées par les musicologues les plus patentés, des sonorités qui, si elles avaient été connues à l'époque par les signataires du Protocole de Genève, auraient automatiquement fait l'objet d'un paragraphe à elles seules. Aujourd'hui, il est trop tard, the Jancee Pornick Casino a fait sa tambouille tout seul dans son coin, et a mis le monde devant le fait accompli. Preuve est faite que russes et américains sont capables de s'entendre sur quelques principes fondamentaux, notamment les mérites comparés des gammes romaines et byzantines. The Jancee Pornick Casino, à eux seuls, ont mis fin à la Guerre Froide, mieux que tous les salopards de politiciens, reste plus qu'à traduire ça à plus grande échelle. C'est pas gagné, mais bon, ce qu'ils ont pu faire à 3, on devrait bien pouvoir le faire à 500 millions, non ?

1984 : THE FIRST SONIC WORLD WAR ! (LP, Eurhanasie Records - <http://euthanasie.records.free.fr>)

Après la première vague punk de la fin des années 70, le début des années 80 voit arriver la deuxième lame de fond, dont beaucoup de groupes connaîtront une carrière conséquente, certains étant même toujours debout 30 ans plus tard. En Angleterre, on appellera cette seconde vague "Punk's not dead", en France, on parlera souvent de la scène "Chaos en France", du titre d'une compilation fondatrice. En 84, le fanzine New Wave devient label de disque et concocte cette compil "1984 : The first sonic world war !", que vient de rééditer Euthanasie. A l'origine, 18 groupes figuraient au programme, tous gravitant dans cette scène punk "chaotique". Certains de ces groupes perdureront plus ou moins longtemps, laissant un témoignage plus ou moins conséquent de leur existence à la postérité. C'est évidemment le cas des Cadavres, emmenés par leur chanteur, Vérole. Groupe qui doit plus ou moins encore être sur la brèche aujourd'hui, même si ça

fait un petit moment qu'il n'a plus donné de nouvelles. Vérole, en tout cas, oui, avec Euroshima ou Charge 69. Parmi les autres groupes présents sur "1984", on note d'autres révoltés notoires, au moins dans les années 80, comme Abject, les Sub Kids, Heimat-Los, R.A.S., les Collabos, l'Infanterie Sauvage, Panik ou Kremlin Kontingent. Il est bien agréable de réécouter tout ça aujourd'hui, ce qui nous fait faire un bond dans le temps, et nous fait prendre conscience qu'on n'aura plus jamais 20 ans, ni les groupes, ni nous, auditeurs matois qui avions découvert cette compilation à l'époque. La réédition est presque à l'identique. On note juste 2 changements par rapport à l'édition originale. Le premier concerne Abject et son titre, "The kind". Sur le pressage original, c'était une mauvaise version de ce titre qui avait été gravée, sur la réédition, on a enfin droit à la bonne. Comme quoi il n'est jamais trop tard pour bien faire. Le second changement concerne le groupe K.B.T. qui, contacté, n'a pas souhaité figurer sur la réédition, qui ne comporte, du coup, que 17 titres sur les 18 originaux. Exit donc le "Mitterand" d'époque. Le groupe n'aurait-il pas voulu porter ombrage au "grand homme", maintenant qu'il est mort, alors qu'il avait moins de scrupules de son vivant ? De toute façon, la décision lui appartient, respectons son choix. Qui n'enlève rien à la pertinence de ce nouveau pressage, dont la valeur historique est indéniable, surtout pour ceux qui, trop jeunes, n'avaient pas eu l'occasion d'écouter la chose, devenue, depuis 30 ans, à son corps défendant, un collector, avec la spéculation qui accompagne désormais ce genre d'objets. Heureuse initiative donc. Merci madame Euthanasie.

INTERNET

Les japonais de **Coldrain** sortent leur quatrième album, "Vena", sur **Hopeless Records**. C'est toujours post-hardcore dans le texte : coldrain-worldwide.com @@@ Adolphe pourrait être un prénom difficile à porter par ces temps de résurgence néo-nazie un peu partout en Europe, mais on peut aussi choisir de le porter par dérision, comme les belges d'**Adolphe Sex et ses Machines** (avec des membres des **Terribles**, des **Moon Invaders** ou des **Caroloregians**) qui sortent leur deuxième single de garage-rhythm'n'blues sur le label allemand **Soundflat Records**. Qui publie également le premier 45t des espagnols **Royal Roosters** (avec 3 **Imperial Surfers** dans leurs rangs), du rhythm'n'blues au parfum 60's : www.soundflat-records.de @@@ L'éditeur **Rytrut** ajoute une nouvelle référence à son catalogue, "Burning Britain - Seconde vague punk britannique" de l'auteur **Ian Gasper**. Tout est dans le titre, de **Vice Squad** à **UK Subs** en passant par **Angelic Upstarts** ou **Blitz**, c'est tout le mouvement "punk's not dead" qui est évoqué en 750 pages avec plein de photos : www.rytrut.com @@@ On reste au rayon librairie avec le nouveau roman de **Jean-Luc Manet**, "Trottoirs", un polar dont l'action se déroule dans le monde des SDF qui paraît chez **In8**, dans une collection, "Polaroid", dirigée par **Marc Villard**. On aura compris que la couleur dominante est le noir : www.editionsin8.com @@@ Pour célébrer avec classe leur trentième anniversaire, ce sont les **Washington Dead Cats** qui nous font un cadeau en sortant un nouvel album, "Under the creole moon". Leur label, **Be Fast !!!**, en profite pour rééditer les 2 premiers albums, "Go vegetables go" et "Gore 'a' billy boogie", en vinyl de couleur. Et, pour compléter le package, paraît également "Rumble in Washington", une tribune aux matous-zombies, avec des cadors comme **Tagada Jones**, **Messer Chups**, les **Astro Zombies**, **Rikkha**, les **Atomic Rotors** ou **Garage Lopez** pour venir hurler sous leur gouttière : www.washingtondeadcats.com @@@ A paraître en décembre, le nouveau single du duo parisien **Latwal** sur le label **Acontrario**. "Homo sapiens", tel en sera le titre : acontrario-records.blogspot.fr @@@ Le n° 30 de la lettre d'info de **Deviance** est disponible, pour tout savoir de l'activité du label : steph.deviance.free.fr @@@ Le deuxième album du duo fraternel québécois **Ponctuation** paraît sur **Casbah Records**. "La réalité nous suffit", c'est du psyché-garage avec supplément de fuzz dans les coins : www.casbah-records.com @@@ Chez **Voodoo Rhythm Records** on sait varier les plaisirs, comme le prouve la nouvelle sortie du label, **Rolando Bruno** (ex **Peyotes**), de Buenos Aires, qui pratique la cumbia tendance psyché. Ca va guincher sur le dance-floor : www.voodooorhythm.com @@@ 15 ans après sa première incarnation, **Sally Mage** revient aux affaires. Désormais basé à Paris, le groupe sort un nouvel EP, "Paris/Transe". C'est toujours rock'n'roll, tendance punk et garage, avec quelques nuances pop pour arrondir les angles : sallymage.wix.com @@@

www.patsified.com/

Patsy Cline est quasiment inconnue sous nos latitudes, elle fut pourtant l'une des figures les plus emblématiques de la scène country américaine de la fin des années 50 et du début des années 60. Mais il est vrai que la France n'est pas le pays le plus réceptif à ce style

de musique. Et c'est sûr que si on s'arrête à la country actuelle, ultra commerciale, qui s'apparente à notre variété la plus putride, on peut comprendre cette réticence. C'est oublier un peu vite que, jusque dans les années 60, la country présentait un vrai intérêt, puisque symbolique de la condition misérable des petits fermiers blancs du sud, au même titre que le blues pour les noirs. Certains interprètes country furent, en leur temps, de grandes vedettes, y compris hors des circuits commerciaux. Ainsi **Patsy Cline**, l'une des chanteuses les plus attachantes dans le genre. Née en 1932 en Virginie, le sud, encore et toujours, elle débute sa carrière en 1946, à 14 ans, en animant sa propre émission de radio, le moyen le plus sûr, à l'époque, pour se faire un nom. C'est en 1955 qu'elle enregistre ses premiers disques, chez le producteur **Owen Bradley**, à Nashville, pour le label **Decca**. En 1957, elle obtient son premier succès, "Walking after midnight", n° 2 country et n° 12 pop. En 1960, elle est engagée au **Grand Ole Opry**, l'émission country la plus populaire de l'époque. En 1961, elle obtient son premier n° 1 country avec "I fall to pieces". D'autres succès suivent, "Crazy" en 61, "She's got you" (n° 1 country), "When I get through with you" et "So wrong" en 62. Mais **Patsy Cline** ne profite pas longtemps de son succès. Le 5 mars 1963, elle meurt dans un accident d'avion près de Camden, Tennessee, à seulement 30 ans. Un accident qui fait 2 autres victimes notoires, les chanteurs country **Cowboy Copas** et **Hawkshaw Hawkins**. Comme toujours avec le décès d'une vedette en pleine ascension, **Decca** continue à publier des disques posthumes de **Patsy Cline**, dont le succès ne se dément pas malgré son décès, "Sweet dreams (of you)" et "Faded love" en 63, "He called me baby" en 64. En à peine 10 ans de carrière, **Patsy Cline** a eu le temps d'enregistrer plus d'une centaine de chansons. Ce site, qui se veut le plus exhaustif possible, répertorie toutes ces chansons, ainsi que les détails concernant les sessions d'enregistrement, la discographie, pléthorique évidemment, et largement posthume, puisque, plus de 50 ans après sa mort, rééditions et compilations garnissent encore les bacs des disquaires. Sans parler des sempiternels chats, forums et autres pages de liens dont les sites américains sont friands. Un point faible cependant, le peu de photos mises en ligne. Quant à la Poste américaine, elle lui a consacré un timbre en 1993, une preuve de la notoriété de la chanteuse.



www.mydracula.com

Un site fort sympathique et fort instructif dédié au plus célèbre de tous les vampires, **Dracula**. Son intérêt réside surtout dans le fait qu'il s'intéresse à la fois au personnage réel de **Vlad Tepes** et au personnage de fiction créé par l'écrivain irlandais **Bram Stoker**. **Vlad III Basarab** est né en décembre 1431 à Sighisoara, en Transylvanie, dans l'actuelle Roumanie. Prince de **Valachie**, son père, **Vlad Dracul**, tient ce nom de Dracul du fait que, commandant une unité de dragons, il est décoré de l'Ordre du Dragon par l'empereur **Sigismond de Luxembourg** en 1431. En allemand, dragon se dit drachen, un mot proche du roumain dracul, qui signifie diable. **Vlad Dracul** lègue donc son nom à ses 3 fils, **Mircea**, **Vlad** (le futur **Vlad Tepes**) et **Radu**. En 1447, **Vlad Dracul** père est assassiné en même



temps que son fils aîné, Mircea. C'est donc son deuxième fils, Vlad III, qui lui succède à l'âge de 16 ans. Ce dernier, durant les 30 années à venir, va alterner périodes de règne effectif et périodes d'exil ou d'emprisonnement au gré des fluctuations politiques de la région. La Valachie étant prise entre 2 feux, la puissante **Hongrie** au nord, dirigée successivement par les rois **Hunyadi** et **Matthias Corvin**, aussi ambitieux l'un que l'autre, et l'**Empire Ottoman** au sud, déjà bien implanté dans les **Balkans** et qui a des visées sur le reste de l'**Europe**. La Valachie, en raison de sa position géographique, subit de plein fouet les coups de boutoir turcs. Vlad Tepes est donc en première ligne pour défendre l'Europe chrétienne face à l'Empire Ottoman musulman. Pour lui, tous les moyens sont bons. Y compris d'user de la terreur pour effrayer ses ennemis, comme pratiquer la politique de la terre brûlée et l'empoisonnement des points d'eau pour priver les turcs de ravitaillement, ou, ce qui l'a rendu "célèbre", l'empalement de masse. C'est de là que lui vient son surnom de Tepes, qui veut dire empaleur en roumain. Notons au passage que Vlad Tepes n'est pas l'inventeur de cette pratique, qu'il a apprise des turcs eux-mêmes, qui la pratiquaient tout aussi systématiquement à l'encontre de leurs propres ennemis. Sauf qu'aujourd'hui, l'histoire n'a retenu que le nom de Vlad Tepes pour avoir pratiqué l'empalement de masse. La faute à Matthias Corvin qui, du vivant même de Vlad Tepes, inonde littéralement l'Europe occidentale de récits outranciers sur l'attitude sanguinaire du voivode valache, manière pour lui de préparer une éventuelle annexion de la Valachie au royaume de Hongrie. Après la mort de Vlad, Matthias Corvin continuera à alimenter sciemment cette légende, qui devient, de fait, le seul témoignage disponible sur les agissements de Tepes. De l'intox pure et simple, mais qui fonctionne. Vlad Tepes meurt à la fin de l'année 1476, a priori en combattant les turcs, quoique certains historiens penchent aussi pour un assassinat politique perpétré par un de ses cousins, **Laiota Basarab**, que les turcs souhaitent voir monter sur le trône de Valachie. Le site propose donc une courte biographie de Vlad Tepes, ainsi qu'une page consacrée au château de **Bran**, l'un des hauts lieux touristiques de la Roumanie d'aujourd'hui. Un château qu'on présente comme celui de Vlad Tepes, alors qu'il n'y a jamais vécu, n'y séjournant que rarement et pour de très courtes périodes. En revanche, si l'on oublie ce lien supposé avec Dracula, Bran reste l'un des châteaux les mieux conservés et les plus beaux de Roumanie, qui vaut donc le déplacement. Le site propose également une galerie de tous les portraits connus de Dracula, peu nombreux au demeurant, ainsi que des illustrations plus ou moins en rapport avec le personnage. Deuxième gros morceau du site, le personnage fictif de Dracula, le vampire créé par Bram Stoker en 1897, via un listing des principaux films lui étant consacrés. Il en existerait plus de 160 depuis l'invention du cinéma, ce site en présentant plus d'une cinquantaine avec un court commentaire pour chacun d'eux, incluant le "Nosferatu" de **F.W. Murnau** en 1922, le "Dracula" de

Tod Browning en 1931 avec **Bela Lugosi**, et les nombreuses incarnations de **Christopher Lee** entre les années 50 et 70. Pour compléter le site, notons un recueil d'histoires d'origine allemande mettant en scène le personnage de Dracula, à mi-chemin entre réalité et fiction, ainsi qu'un petit guide touristique présentant les principaux sites roumains actuels liés de près ou de loin à Vlad Tepes. Pour avoir moi-même visité 2 fois le pays sur les traces de Dracula, certains de ces sites sont à voir absolument, soit pour leur intérêt historique, soit pour leur beauté. Ce petit guide peut donc être fort utile pour préparer un éventuel voyage dans les Carpathes.



www.eroticartists.org

Ce site rassemble les travaux graphiques de plus d'un millier d'artistes spécialisés dans l'**érotisme**, peintres, dessinateurs, photographes, infographistes, cartoonistes, tatoueurs. Plus de 22 000 illustrations vous attendent au fil des pages. Pour vous y retrouver, 2 solutions, soit une recherche par artiste, le site étant ouvert à tout le monde, amateurs et professionnels, soit une recherche par catégorie, et là, il y en a pour tous les goûts, du nu artistique au SM en passant par le X, l'humour, le fétichisme, la fantaisie, la science-fiction. Et si vous ne trouvez pas ce qui vous branche, vous avez toujours la possibilité de proposer votre propre catégorie. Dernière précision, nombre de ces illustrations sont mises en vente, sous forme d'originaux, de reproductions, ou de produits dérivés (livres, calendriers, stickers, t-shirts, etc), et les prix varient de l'abordable (une dizaine de dollars) au très cher (plusieurs milliers de billets verts), mieux vaut donc s'y connaître un minimum en art avant de griller sa carte bleue.

